

Jean Portante

La poésie réactionne

Avant de recommencer à ramasser les oiseaux morts
que des temps instables empêchent de tomber en poussière
entendons-nous sur le sens des mots.

Un jour, alors que les langues se mélangeaient dans ma bouche et dans mes doigts, j'ai écrit le verbe « réactionner ». Il m'est venu naturellement. Spontanément. Je traduisais un roman de l'espagnol, me trouvais à La Havane où j'habitais depuis deux ans et la langue française était loin. Je veux dire, elle était là, la langue française, en moi, mais tout autour on parlait l'autre langue. Je veux dire, ce qui était en moi n'était pas vraiment la langue française, mais ma langue, qui a l'aspect du français, celle dont j'habille mes mots, engrossée, je l'ai dit ailleurs, d'italien, le parler de l'origine. Quoi qu'il en soit, le mot « réactionner » a atterri sur la page, appelé, je m'en suis rendu compte plus tard, par l'espagnol « reaccionar » du livre que je traduisais, et il est passé comme une lettre à la poste, jusqu'à ce qu'on me dise qu'il n'existait pas. Le mot juste aurait été « réagir », mais il me laissait sur ma faim. Pourquoi, me suis-je alors demandé, la langue française n'a-t-elle pas accueilli le mot « réactionner » dans son trésor ? Ou, pour être plus précis, pourquoi, après l'avoir accueilli, l'a-t-elle jeté aux oubliettes ? Ou enfermé dans le sens d'« actionner de nouveau ». Après tout, la source latine commune, à savoir le verbe « agere » dont un déverbal est « actio », avait permis aux deux – « réagir » et « réactionner » – de naître.

J'ai donc réactivé le verbe « réactionner » qui, contrairement à ce qu'on fait dire à l'adjectif et au nom « réactionnaire », dit de la réaction qu'elle n'est pas tournée nostalgiquement vers le passé, ni opposée au changement, ni ne cherche à restaurer ce qu'il y avait avant, mais qu'elle réagit, s'oppose. Contre ce qui est là. Y compris, ajouterais-je, contre le sens qu'a pris le mot « réactionnaire ».

Et me voilà au cœur même de la poésie.

N'est-ce pas cela qu'elle fait, réagir, s'opposer, au sens qu'ont pris les mots ? Ne parle-t-elle pas, à l'intérieur de la langue, contre la langue ? Pour la rendre étrangère à elle-même et, ainsi, lui faire dire ce qui ne peut pas être dit ? N'est-ce pas à elle de mettre du sens dans les mots ? En réagissant contre ce que Bernard Noël appelle la « *sensure* ». Contre l'outrage fait à la langue, contre l'abus, l'inflation verbale qui violente et dénature les mots, les sapant de l'intérieur, les usant jusqu'à la corde. Les vidant, par accumulation, saturation, surabondance et excès, comme l'écrit, dans la foulée de Bernard Noël, Ignacio Ramonet, de leur sens.

Alors oui, la poésie est « réactionnaire »,
puisqu'elle réactionne / réagit contre ceux qui ruinent le mot.

Ce qui ne signifie pas que le poète soit de mèche avec elle, je veux dire : qu'il soit

conscient que la poésie réactionne / réagit. Là n'est pas la question. Le poète, en tant qu'individu, réagit ou ne réagit pas contre les abus, il peut être guelfe et général comme Dante, révolutionnaire comme Vladimir Maïakovski, s'accommoder d'une dictature militaire comme Jorge Luis Borges, applaudir Franco comme Paul Claudel, être assassiné par les sbires de Franco comme Federico Garcia Lorca, aduler Staline comme Pablo Neruda ou Louis Aragon, être fasciste comme Ezra Pound, Filippo Tommaso Marinetti ou Giuseppe Ungaretti, royaliste et anglo-catholique comme T. S. Eliot, signer des manifestes avec Trotski comme André Breton, avoir des affinités avec la Commune comme Arthur Rimbaud et Paul Verlaine, être à la fois rien et porter en lui tous les rêves du monde comme Fernando Pessoa... Bref, comme tout un chacun, les poètes s'accommodent ou combattent les systèmes dans lesquels il leur est donné de vivre, les subissent ou en profitent, s'en tiennent à l'écart ou montent au front, y sont choyés ou honnis... Mais dès qu'il forgent leurs vers ils réactionnent / réagissent contre le système qui « sensure » les mots.

Parmi les réactions, celles de Paul Celan et de Juan Gelman, dans les années de l'après-guerre, me paraissent les plus émouvantes. Double, leur réaction, parce que non seulement elles contredisent Adorno, ou du moins ce que beaucoup de monde a voulu lui faire dire, lorsque le philosophe écrivait qu'après la barbarie d'Auschwitz la poésie n'était plus possible, mais surtout parce qu'ils n'écrivent pas seulement dans, mais aussi contre la langue.

« *Je tiens à vous dire, a écrit Celan en 1946, combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et – permettez-moi d'évoquer cette chose terrible –, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère (...). Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en allemand.* » N'avait-il pas écrit un peu auparavant, dans la *Fugue de mort* (Todesfuge), que « *la mort est un maître venu d'Allemagne* », car c'est d'une balle nazie dans la nuque que sa mère avait été assassinée, alors que son père était mort d'épuisement dans les camps. Une balle venue de la langue allemande, qui était aussi celle de la mère. Face à cela, le poème ne peut être que contre-langue, et contre-poésie.

Juan Gelman se trouve dans une situation analogue. L'espagnol argentin est la langue des généraux qui ont tiré une balle dans la nuque de son fils, ont enlevé puis « disparu » (pour Gelman ce verbe est devenu transitif : la dictature a disparu plus de 30.000 Argentins...) sa belle-fille, après lui avoir volé son bébé mis au monde en prison. Et pourtant son destin est « *d'avoir à écrire des poèmes* » en espagnol. Parce qu'il habite dans cette langue, comme il l'a souvent répété, dans la foulée de Pessoa qui, avant lui, avait écrit : « *Ma patrie, c'est la langue portugaise.* » Tout comme Camus avait écrit : « *Ma patrie, c'est la langue française.* »

D'une manière générale, sans vouloir placer toutes les barbaries humaines sur le même plan, chaque poète se trouve devant le même dilemme : à un moment ou un autre, il lui est donné de côtoyer ceux qui, parlant et écrivant dans la même langue que lui, ont exterminé des peuples, jeté une bombe atomique, colonisé la planète, déclenché des guerres mondiales, affamé le monde, détruit le climat, réduit en esclavage leurs semblables, érigé des dictatures, brûlé des hérétiques, torturé, violé, tué. Cela n'a pas arrêté la poésie. Quand Senghor fait résonner le tam-tam à l'intérieur de la langue française, il est dans la contre-langue. Quand Gelman renverse le tango en gotan, ou fait

vierger les vierges, évêquer les évêques ou chaiser les chaises, ou quand avec ses diminutifs il rend violemment doux, comme disait Cortazar, ses vers, il est dans la contre-langue. Quand Celan néologise en décomposant les mots composés qui sont la marque de fabrique de l'allemand et les recompose à sa façon, il est dans la contre-langue. La contre-langue, dans ce cas, n'est pas un intrus venu du dehors, mais, à l'intérieur même de la langue, la réaction de la langue contre ceux qui l'ont attelée à des tâches sales, que ce soit la colonisation, l'extermination ou la dictature. Senghor, Gelman et Celan arrachent la langue à ceux qui ont articulé avec elle leurs méfaits pour en refaire le trésor toujours renouvelable de l'humanité.

Cela dit, ce n'est pas pour cela qu'ils écrivent de la poésie. Il écrivent, parce que leur destin est « *d'avoir à écrire des poèmes* ». Sainte-Beuve, qui a inventé la métaphore de la tour d'ivoire, divise, dans *Pensées d'août*, les poètes en deux : d'un côté ceux qui, comme « *Hugo, dur partisan* », « *combattit sous l'armure / Et tint haut sa bannière au milieu du murmure* » ; et de l'autre, un Alfred de Vigny « *plus secret / Comme en sa tour d'ivoire* », tour que revendique Nerval, quand il écrit dans *Sylvie* : « *Il ne nous restait pour asile que cette tour d'ivoire des poètes, où nous montions toujours plus haut pour nous isoler de la foule.* » Oui, mais le destin des trois, Hugo, Vigny, Nerval a été « *d'avoir à écrire des poèmes* ». Et ces poèmes, qu'ils en soient conscients ou non, « *réactionnent* ». Même si leurs livres auront peut-être à serrer la main des assassins.

Jean Portante est né en 1950 à Differdange (Luxembourg), de parents italiens. Il vit à Paris. Son œuvre, riche d'une quarantaine de livres – poésie, romans, essais, pièces de théâtre – est publiée essentiellement chez PHI (Luxembourg) et au Castor Astral (France). Elle est traduite dans une douzaine de pays. Prix Mallarmé pour son recueil *L'étrange langue* (Le Taillis Pré, 2002). Derniers ouvrages : *Après le tremblement*, poèmes (Le Castor Astral, 2013) ; *L'Architecture des temps instables*, roman (Phi, 2015), *La Tristesse Cosmique* (Phi, 2017).